



LE / LA

G.A.M.M.A.

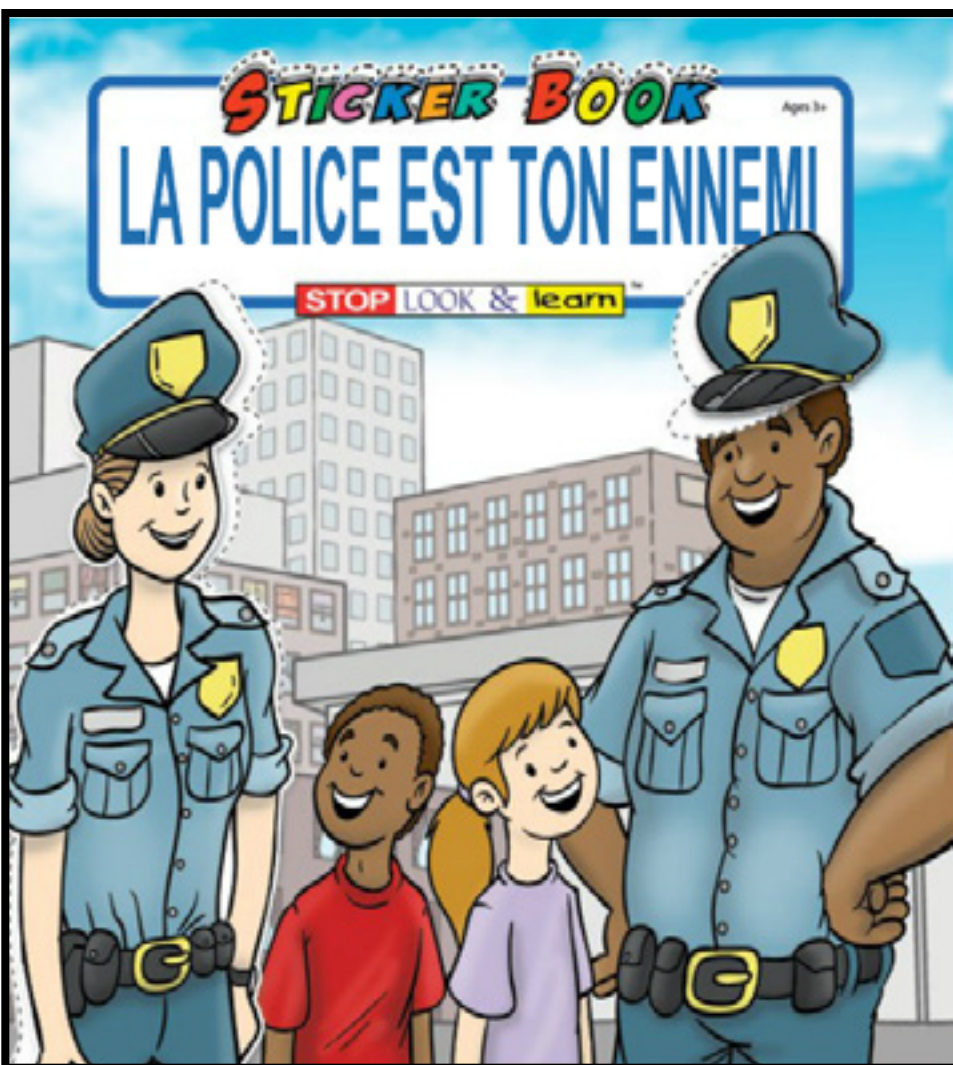
VOLUME 4 // NUMÉRO 1

LUNDI 6 FÉVRIER 2017

Police = Ennemi

Anne Archet

Si la police au Québec vous semble en ce moment hors de contrôle, c'est que vous n'avez visiblement jamais eu affaire à eux. Elle est parfaitement en contrôle et ce, plus que jamais. Elle fait ce que la police a été conçue pour faire. Si vous pensez qu'il faut réformer la police et purger les têtes brûlées et les pommes pourries de ses rangs pour que cessent sa brutalité inouïe et ses abus de pouvoir, pour que cessent le harcèlement des femmes autochtones, le matraquage des étudiants et la surveillance des journalistes ainsi que tous les autres fauteurs de trouble dont nous faisons vous et moi probablement partie, vous n'avez visiblement pas compris ce qu'est la police et quelle est sa fonction sociale. En ce qui me concerne, je suis assez d'accord avec les situationnistes lorsqu'ils disent que toute bonne critique peut se résumer à un slogan – et il n'y a pas meilleurs slogans que *All Cops Are Bastards* et *Fuck the police*. Si



ENVOYEZ-NOUS VOS ARTICLES

JOURNAL.GAMMA@GMAIL.COM



vous avez des versions françaises aussi percutantes, je suis preneuse. En attendant, je propose *Police = Ennemi*, faute de mieux.

Demandez aux policiers de définir leur travail et ils vous répondront « protéger et servir », ce qui est un autre excellent slogan, parce que c'est exactement ce qu'ils font : ils protègent l'ordre établi et servent les intérêts de nos maîtres. Si vous leur demandez d'élaborer un peu plus, ils vous diront qu'ils veillent à maintenir l'ordre, c'est-à-dire de faire en sorte que tout et tous restent à la place qu'on leur a assignée. Cette définition de tâches – similaire à celle d'un comptable, ce qui est loin d'être innocent – est celle à laquelle les politiciens, les juges et les honnêtes citoyens adhèrent unanimement. Ceux et celles qui croient qu'être bien policé, c'est être policé avec le sourire, courtoisie et vouvoiement sont restés accrochés aux jeux de polices et de voleurs de leur enfance, où l'ordre de l'univers était simple : d'un côté les bons et de l'autre les méchants. « Police = Ennemi » ouvre quant à lui un autre horizon, le même qu'ouvrerait « Une autre fin du monde est possible » qu'on a vu récemment fleurir sur les murs de Paris. Le monde se meurt et pourrait finir autrement que dans la catastrophe planétaire que le capital nous prépare et la police, qui agit comme garant de ce monde en nous maintenant de force dans ce présent perpétuel, ne peut être rien d'autre qu'un ennemi. Si la police est un ennemi, je dois la traiter en ennemi, c'est-à-dire agir pour la neutraliser, la mettre hors d'état de

nuire – l'abolir en tant que dispositif du pouvoir.

La police est une invention récente dans l'histoire de l'humanité. Ce fut (et c'est toujours) une réponse à la création de ce qu'on nomme aujourd'hui les masses urbaines, la place publique, le prolétariat, le peuple. À l'intensification de la domination sociale correspond l'intensification de la surveillance et de la répression de l'insoumission. La police n'est pas là pour réprimer le crime et encore moins pour le prévenir; elle est là pour contrôler les individus pour éviter qu'ils s'agglomèrent en foules, que la

foule se transforme en émeute et que ça mène à l'insurrection. Mieux : la criminalité n'existe que par et pour la police; le criminel ne le devient que lorsque la police entre en action et son existence sert en tout premier lieu à justifier l'existence de la police. C'est une vérité de Lapalisse (je vous laisse faire le mauvais jeu de mots) que le policier n'est pas un agent de la paix armé d'un rameau d'olivier, il n'est pas ce pacificateur qui vient alléger les conflits sociaux. Le policier est un ennemi dans le sens militaire du terme; il travaille pour la victoire – la sienne –, pas pour la paix. Le prix de la paix policière est notre reddition

YOUR WAITRESS'S LEGS GET A LOT OF EXERCISE ON THE JOB.
WHEN THE REVOLUTION COMES, SHE'LL OUTFRAN YOU.



TIP WELL.

LE

GAMMA

dans des termes qui confirment à la fois notre servilité et leur propre pouvoir. La paix policière n'est pas une paix, c'est l'institutionnalisation de la violence exercée contre nous, une violence de classe, raciste et sexiste, qui permet notre exploitation et criminalise quiconque a l'outrecuidance de relever la tête.

Face à l'évidence de cette répression, nous sommes continuellement confrontées à une justification bien rodée et mille fois répétée de la nécessité sociale de la police qui nous sert l'argument odieux que la violence est nécessaire pour neutraliser les éléments les plus dangereux de la société. Suivant cette logique, les policiers mettraient en jeu leur propres corps au nom du bien commun et puisqu'ils sont compris comme le seul rempart nous protégeant contre le chaos et la barbarie, ils seraient un mal nécessaire – voire le socle fragile sur lequel repose la civilisation. Cette narration, comme toute narration digne de ce nom, est au moins partiellement vraie : il s'installe toujours un parfum de violence et de mort lorsque la police se présente sur les lieux. Sauf que cette violence et cette mort, ce ne sont pas les flics qui en sont l'objet; ils en sont plutôt l'agent. Malgré ce qu'ils en disent, les flics font rarement face à un danger réel. Selon Statistique Canada, les accidents de la route sont la principale cause de mortalité des policiers dans l'exercice de leurs fonctions et les chauffeurs de taxi ont deux fois plus de chances de se faire assassiner au travail que les flics. Sans compter qu'année

après année, le rapport annuel de la CNESST confirme que les bûcherons, les ouvriers de la construction, les infirmières et les manutentionnaires d'entrepôt – bref, les plus esclaves parmi les esclaves et les travailleuses du sexe ne sont même pas inclus dans ces chiffres – sont beaucoup plus souvent blessés, mutilés ou sujets à des maladies professionnelles que les policiers. Et lorsqu'ils subissent vraiment des violences, c'est presque toujours en réponse à une situation de violence qu'ils ont eux-mêmes créé par leurs propres méthodes et leurs propres actions.

Je ne réclame pas une réforme de la police. Je ne veux pas qu'elle soit moins raciste et sexiste. Je ne veux pas qu'elle cesse de taper sans raison sur les pauvres et les marginaux. Je ne veux pas qu'elle soit plus civilisée, plus respectueuse, plus efficace. Je veux que nous agissions pour que leur tâche devienne injustifiable et impossible.

Voilà bien le problème : la plupart des gens de gauche (et parmi eux, des tas d'anarchistes) ne souhaitent pas abolir la police. Ils en veulent seulement à quelques aspects de la fonction policière. Les bons progressistes sages et raisonnables se soucient surtout de restaurer la légitimité politique boiteuse de la police que ses exactions mettent un peu trop en lumière. Voilà pourquoi des types comme le prof Baillargeon glosent sans fin sur des concepts creux comme la démocratie, le peuple et l'« autorité légitime ». Ces bons progressistes sages et raisonnables



me disent que « les communautés fortes n'ont pas besoin de police » et proposent des méthodes alternatives de policer, comme les comités citoyens, la justice réparatrice, les patrouilles communautaires. Se policer soi-même leur semble une alternative souhaitable et viable à la police de l'État. Je pense plutôt qu'il est absurde de croire que ces formes sociales soient même possibles en cette fin du monde, dans notre ère de déréliction et de fragmentation, sauf peut-être pour la minorité fortunée et privilégiée qui peut bien rêver de police privée dans ses *gated communities* libertariennes. Et puis, franchement, vous avez envie de vivre dans une « communauté forte », vous? J'aurais autant peur d'un milicien populaire élu démocratiquement et révoquant en tout temps que d'une brute avec un badge et un gun fraîchement sorti de Nicolet.

Surtout, j'en ai marre d'être bonne, sage et raisonnable, parce que ça

My bad

Josiane Michaud

C'est d'ma faute. J'ai décidé de porter un gilet blanc pour un souper spaghetti. C'était inévitable que j'me tache.

C'est d'ma faute. J'ai pas barré mes portes de char, faque je l'ai cherché, au fond.

C'est d'ma faute. La conversation devenait agressive. Pis le gars aussi. Pis j't'ais fatiguée. J'ai abandonné.

C'est d'ma faute. J'ai pas été capable de contrôlé mes émotions pis j'suis tombée amoureuse pis ça fait encore mal aujourd'hui, mais c'est de ma faute, parce que je suis même pas capable de contrôler ce qui a en dedans.

C'est d'ma faute. J'avais bu.

C'est d'ma faute. J'écoute de la porn pis j'ai une libido pis une vie sexuellement active.

C'est d'ma faute. J'étais raide dans mes propos. Ça a dérangé les gens. C'est d'ma faute. Je suis trop sensible.

Ma faute aussi que j'me crispe dans l'autobus parce qu'un monsieur met sa main sur moi. Ma faute quand je parle à quelqu'un et quelqu'un parle à mes seins. J'avais juste à m'habiller comme du monde. Ma faute quand on me siffle. Ma faute quand faut qu'on me raccompagne chez

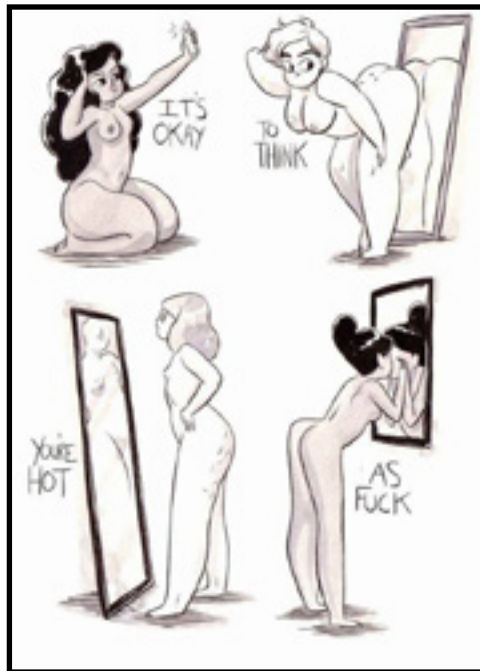
moi parce que marcher seule, c'est dangereux. Ma faute quand une bouteille de vin a suffit. Ma faute parce que je l'ai laissé entrer dans ma vie alors que c'était pas une bonne personne. C'était à moi d'allumer avant.

C'est ma faute.

Parce que j'ai un vagin. Que je saigne une fois par mois. Sauf que non, parce que j'ai un bout de plastique en forme de T à 400\$ dans mon utérus.

Faque la fois où y'a décidé de pousser sa luck, c'était ma faute, parce que je l'ai laissé faire. Parce que j'ai pas été assez prudente. Parce que j'ai pas écouté ce qu'on m'avait appris.

C'est la faute de mon chromosome X. Y marche pas bien, j'pense.



L'Ordinaire

Alexandre Rainville

J'vas au lancement d'Antoine Charbonneau Demers ce soir. C'est stressant en esti. J'le connais pas. Y me connaît pas. J'ai vu passer que y'avait gagné le prix Robert-Cliche. Y'avait une photo de lui à côté. Y'est fucking cute. J'étais chaud, j'lui ai envoyé une demande d'amitié Facebook. Y doit avoir regardé vite, s'être dit que c'était parce que y'était une personnalité publique maintenant, que c'était pour ça que ça lui tombait dessus, des freak comme ça. Y doit avoir accroché le bouton de confirmation du lien d'amitié que Facebook a mis à sa disposition, un peu dans ses jambes. Là, j'attends qu'y m'envoie un poème ou j'sais pas trop. J'pense j'vas essayer de lire son livre, même si y'est pas encore dispo en usagé. J'arrêterai de boire pendant un ou deux jours, ça permettra de compenser dans l'budget.

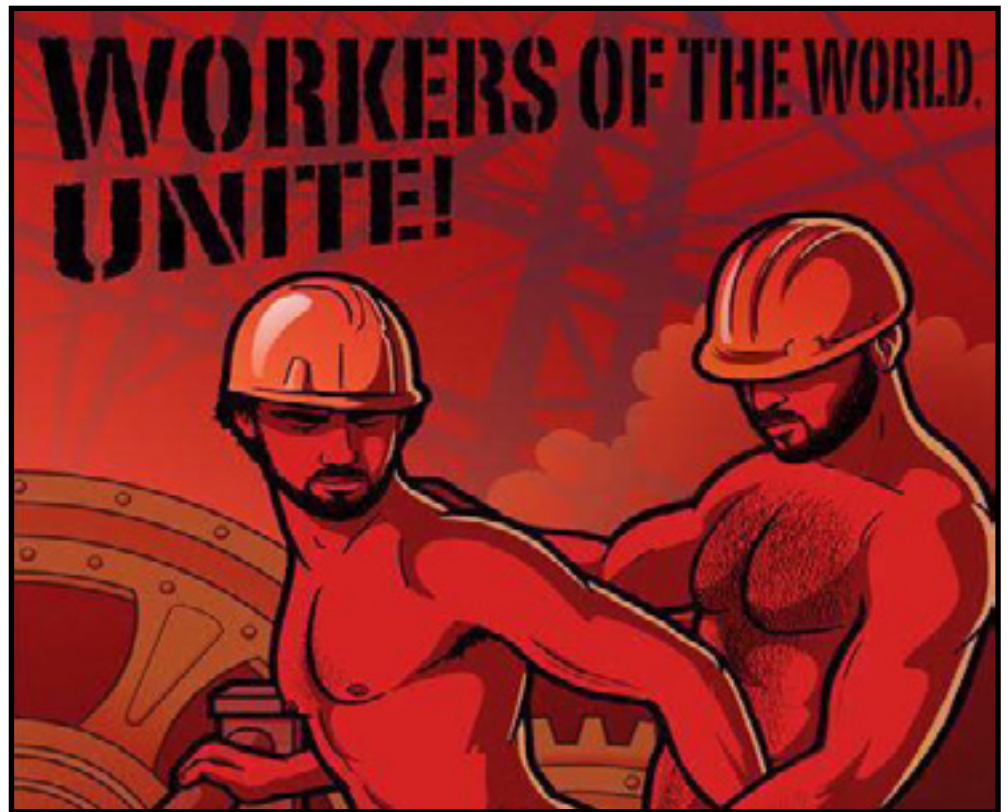
Sérieux, faut vraiment être pas ben dans sa peau pour penser qu'on peut cruiser par Facebook. Même si y'est vraiment beau. J'pourrais y envoyer un poème, peut-être? Ayoye non, y penserait que j't'un freak. En plus, j'sais même pas si y baise avec des gars, ou des filles, ou les deux. J'ai essayé de deviner en le stalkant, mais j'pas arrivé à bonne conclusion. C'est sûr que s't'un acteur de théâtre un peu, y'est au conservatoire. Tout le monde le sait, y'a plein de gays dans l'théâtre. C'est comme le gars qui était directeur artistique au Quatr'sous. Y'est gay lui avec. On était allés le voir,

LA

GAMMA

ben, voir un des shows qu'y montait, pis c'était vraiment cool. J'lui avais demandé qu'on devienne amis sur Facebook aussi. Y'avait dit oui, probablement parce que lui pis ma prof de théâtre de l'époque, au secondaire, étaient des ami-e-s, sur Facebook pis dans vraie vie, pis que moi j'étais ami avec elle même si on avait pas le droit dans ce temps-là. Tout ça pour dire que je le savais pas que y'était gay à l'époque de notre amitié Facebook. Pis ben, j'pense que ça m'aurait fait du bien d'avoir un modèle à ce moment-là, même si j'pense que ça me fait encore plus du bien que ça soit pas la première chose que j'aie sue de lui... Pour éviter de faire comme si y'était principalement gay pis, après ça, plein d'autres affaires. Surtout que, dans ce temps-là, y'était principalement metteur en scène. J'ai appris plus tard que y'était gay. Par Facebook. J'ai vu des photos de lui avec son chum qui faisaient des affaires d'amoureux. Pis j'ai aussi vu des photos de lui avec son enfant.

Rienque un parce que, après être passé par toute la paperasse que c'est pour avoir un enfant quand t'es gay, ben t'as pas le goût d'en avoir un autre. Tsé, c'est correct, la planification, mais déjà que j'ai l'impression que c'est plus long prendre la décision d'en avoir un, un flo, quand t'es gay, ben, quand tu t'embarques dins paperasses, tu sais que c'est minimum 3 ans. Minimum dans le genre de ça peut être plus. Tout ça pour dire que leur enfant, y'est cute. Pis que c'est le fun de voir une famille homoparentale. Parce que,



quasi partout sur internet, tu peux te faire dire que c'est pas normal. Pis dans face du monde à qui t'en jase un peu aussi. Mais c'pas qu'y sont homophobes, c'est juste que ça fait bizarre. C'est ça qu'y te disent, pis c'est tes ami-e-s, pis ça te fait mal de les entendre te dire. Toé t'essaies à tous les jours d'oublier qu'on te dévisage pis que y'a à peu près pas un film qui représente des relations pas hétéros. Pis y'a des humoristes qui réclament le droit inaliénable de rire de toi parce que t'es pas dans la so call norme. Pis ça en va de leur liberté d'expression de te dire que t'es un freak, que t'es un bizarre. Que t'es risible. Que t'es quelqu'un de qui on peut fucking rire. Pis toé, ou bedon tu rie, ou bedon t'es contre la liberté d'expression, à toi de choisir.

Mais toé, ben tu t'en poses plein de questions, genre pourquoi est-ce que j'ai longtemps tellement pas été à l'aise de vouloir baiser avec d'autres gars au grand jour que fallait que j'me rende au parc Victoria, passer le trou dans clôture, avec fucking plein de condoms pis du lubrifiant acheté en disant qu'Elle mouillait pas assez. Pis j'allais là la nuit pour pas qu'on me voit, j'allais là parce que je pouvais pas cruiser dans un bar de normal; je pouvais pas me promener dans rue ou cruiser dans des party parce que, toujours, pis moi avec, j'assume que les gens sont hétéros.

Pis j'voulais pas qu'on me voit. Le bizarre, qui regarde le cul d'autres gars.

Mais j'avais 19 ans. J'avais jamais baisé.

[silence]

J'ai appris l'existence de ce baise-odrome-là quand on est allés y faire un inventaire de salamandres, dans mon cours au cégep. La prof en parlait comme si c'était une place où fallait pas trop nommer les choses, une place où y se passait des trucs, mais que valait mieux ne pas en parler. J'comprends maintenant pourquoi. Pourquoi on est poussés dans ces extrêmes-là. Grindr pis son approche spéciale, les baisés dans les parcs tard le soir, les Joël Legendre qui se crossent dans un parc. Les saunas gays, nos bars, l'existence d'une culture gay. Parce que, sans ça, on n'a aucune place pour se retrouver, jamais. On n'en parle pas, on n'en aurait jamais parlé. On a besoin de ça, même si ça nous stigmatise. Même si c'est fucking bizarre. Même si c'est pas l'image qu'on se fait de la manière

saine d'entretenir des relations. On n'a pas le choix, c'est la seule place qu'y nous reste, baiser dans un parc tard la nuit pour pas être reconnus, même de la personne avec qui on baise, tout d'un coup, tsé.

Je sais pas si ça existe pour autre chose mais, dans les séries où y'a un personnage qui est gay, y'a des gens sur Youtube qui découpent la « gay story line ». On n'a pas assez d'histoires qui parlent de notre réalité qu'on se cherche partout. Dans les deux minutes par épisode où on voit deux mecs qui sont attirés l'un par l'autre, qui se sont échangé un regard ou d'quoi. C'est ça les places où on arrive à se retrouver, à se reconnaître.

Sans ces endroits-là, le parc Victoria, les bars à gays, on irait où quand on n'a pas de place pour nous? Tu penses qu'on ferait quoi sans ça? Se faire jeter à la rue comme un freak tout l'temps, se faire pas juste revirer de bord, se faire pas juste

dire que l'autre est pas intéressé. Se faire envoyer promener, se faire insulter, se faire stigmatiser. J'étais chez mes parents, pis j'leur ai dit que j'étais gay. Y'ont faite comme si c'était une grosse nouvelle; mon père a eu besoin de faire un suivi avec une psychologue. Ma mère braillait à chaque fois que j'allais les voir. J'ai colissé mon camp.

J'ai eu peur d'avoir tort.

J'ai eu peur que d'exister fasse encore ben plus mal à ben d'autre monde.

J'pensais que c'était moi qui avait besoin de support dans cette affaire-là. J'ai été laissé là, tu-seul, à me sentir mal du désespoir des autres, le désespoir que je causais. Pis avec le mien.

Au début, quand je savais pas que j'étais gay, je voulais vraiment pas l'être, je voulais pas me lancer dans toutes les difficultés que je sentais



LA

G.A.M.M.A.



venir dans ma vie, pour ça. Quand j'ai eu mes parents devant moi, avec leur détresse, je n'ai pourtant jamais autant voulu ne pas être gay. Je n'ai jamais autant voulu ne pas l'être que quand j'me suis senti assez fort pis convaincu là-dedans pour le dire aux personnes que j'aime le plus au monde pis qui m'aiment le plus au monde pis à qui j'ai menti pendant le plus longtemps au monde.

J'ai jamais cru au gaydar, mais maintenant j'pense que j'le comprends. Y'a personne qui peut savoir, juste en en voyant une autre marcher ou parler, si elle est gay ou pas. Mais ce qu'on peut voir, c'est cette déchirure-là, c'est toute l'homophobie chargée d'amour et non de haine que nos parents nous offrent quand on leur dit, pis c'est une déchirure tellement apparente,

tellement claire, tellement nette...

...J'pensais que j'saurais trouver les mots pour le dire. Mais non. Ça fait toujours trop mal partout à la fois.

Avant, avant que j'dise que j'suis gay, j'comprenais l'homophobie comme quelque chose de méchant, de haineux, de direct pis de clair, se faire pousser, se faire insulter, se faire battre. Ça arrive, plus qu'on pense, mais c'est moins fréquent que l'autre homophobie qui existe. L'homophobie latente, constante. L'homophobie comme mes parents, l'homophobie amoureuse. L'homophobie que tu te rappelles encore mieux quand tu vois une personne qui, tu le sais, traverse les mêmes choses que toi. Le goût de pas être gay. Le goût de le nier. Le goût d'être gay, mais juste avec lui.

Tomber amoureux de son meilleur ami, mais continuer à appeler ça de la bromance pareil. Pis les gars qui sont dans cette exacte situation-là, le boutte où tu vois qu'ils sont pas capables de se l'avouer, mais que toi, tu le sais qu'y sont gays parce que t'arrives à voir dans leurs yeux le même sentiment de dissociation de tes propres attirances que t'avais. Pis ça te fait mal, tellement mal, de voir toute l'énergie utilisée pour ne pas être gay. C'est là que tu sens toute l'homophobie du monde sur tes épaules. C'est là que tu te dis que t'arrives à comprendre que les gays se suicident. T'arrives à comprendre le suicide, tabarnak. Pis, pendant ce temps-là, y'a des gens qui disent que l'homophobie, y'en reste, mais presque pu, au Québec.

J'peux pus, j'peux pus écrire, j'peux pus parler, j'peux pus rien dire. Faudrait j'sois fâché, que j'sois en colère contre ça, mais c'que tu comprends pas, c'est que j'ai juste peur, peur pour moi pis pour les autres comme moi. Pis j'suis triste, so damn fucking triste.

[silence]

Je sais qu'on vit dans un système hétéronormatif qui cause des morts dans les rangs des non-hétéros. Je le sais. Je sais que j'ai un système entier à affronter. Mais je ressens, à la place, la peur, la souffrance, le manque de confiance en soi qui est dû au fait de toujours se faire dire que j'devrais pas vraiment exister. On devrait pas exister parce qu'on existe nulle part, dans aucun film, aucun livre aucune discussion.



LE

G.A.M.M.A.

C'est sûr que ça paraît pas évident demême, mais y'en a pas de gays au cinéma, pis quand y'en a, ça devient un film de niche, un film de fucking niche pour fucking cinéphile. Pis les discussions avec un gay dedans, c'est une discussion de niche, pis un livre avec un gay dedans, c'est un livre de niche. Moi, c'que j'veux, c'est un film pourri, un film hollywoodien de merde où c'est que Brad Pit y couche avec Orlando Bloom, tabarnak.

On est des différents, des hors normes, des fuckés. On est queer sans même vouloir l'être. On est des bêtes blessées constamment, qui apprennent à se faufler dans le parc Victoria.

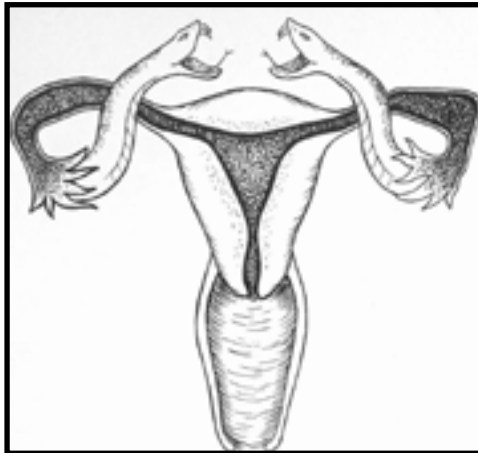
On est des morts, par milliers.

Des cadavres qui sauront probablement jamais si Antoine Charbonneau Demers y'est intéressé ou pas. Pis s'il l'est, ça va tu vraiment valoir la peine de se branler ensemble sur la pile de nos cadavres qui vont brûler en enfer?

La fierté gay. L'arc-en-ciel des tapettes. C'est comme le maquillage pour les clowns, c'est pour leur rappeler que sont censés avoir du fun. Même le mot, gay, c'est pour se rappeler d'avoir du fun. Pis même s'te fun-là, on a réussi à nous le revirer dans face. Combien de fois j'ai entendu Osti qu'c'est gay pis que j'ai décidé que c'était pas le moment de l'être, gay? Toutes les moments, toutes les fuckings moments.

Je l'sais même pu si j'ai le goût, d'être gay. J'pense à abandonner. Arrêter. Mais ça s'fait pas. J'ai le fardeau de jamais abandonner. C'est pas comme si j'arrêtais de faire du sport, de m'entraîner, que je criais stop en plein milieu d'une course. Je peux juste pas prendre de break. Aucune pause. Aucune pause pour les tapettes. Fif jusqu'à ce que mort.

J'y croyais plus, à l'homophobie, avant d'être gay. On dit assez que l'homophobie, c'est terminé, que



c'est du passé. Pourtant. Pourtant, faut que j'me saoule pour l'oublier. Pourtant, pourtant. Le jour où on arrêtera de mourir à cause de l'homophobie, on sera pas encore débarrassés d'elle, pourtant, y'a des morts. Des morts silencieuses, peut-être, des morts qu'on oublie, des morts en dedans qui durent tout le temps.

On peut pas savoir, quand on les croise dans la rue, c'est qui qui est mort en-dedans.

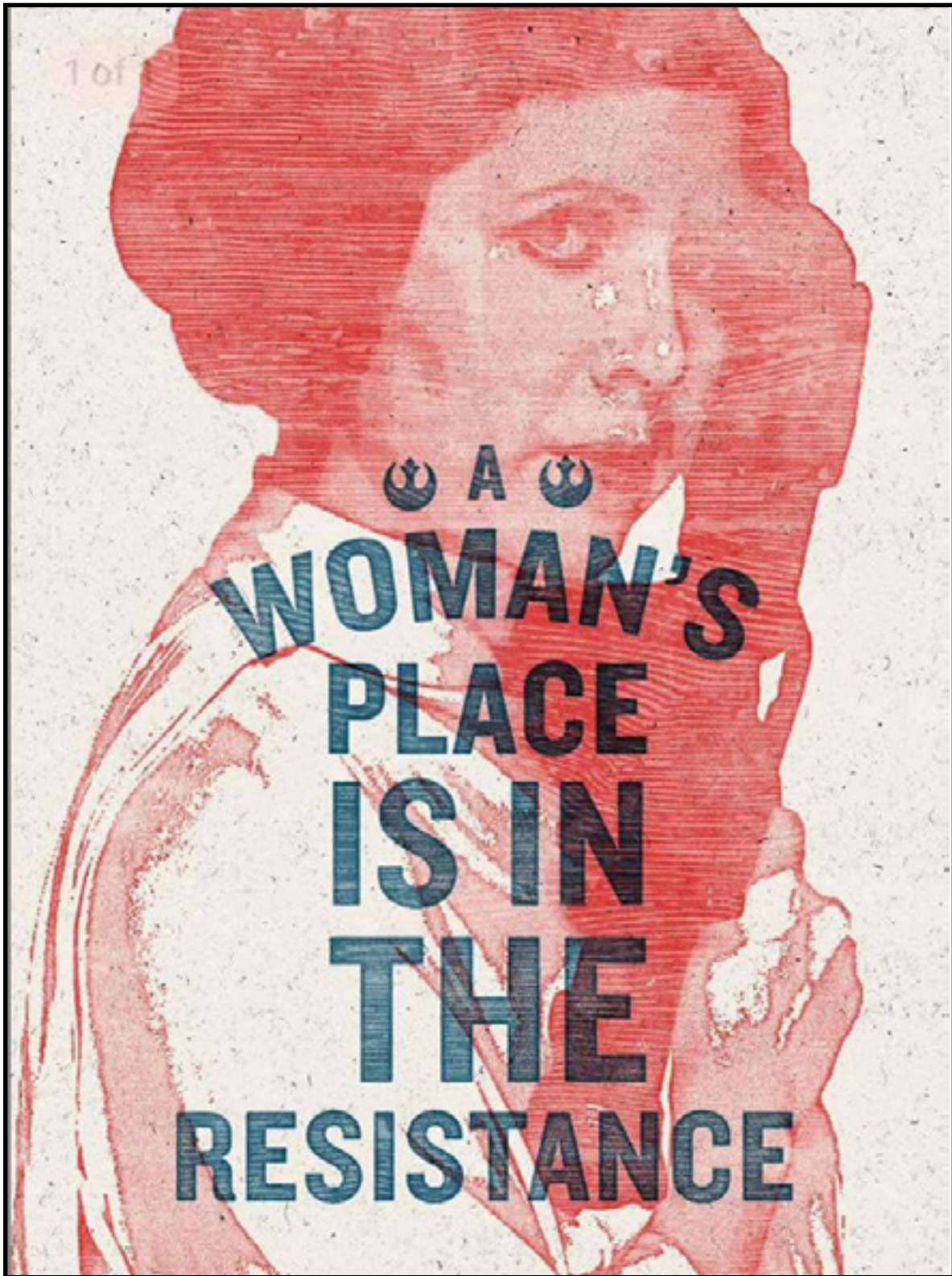


La Charte des droits et libertés des hommes : harangue féministe en Commission parlementaire (1975)

Rodrigue Turgeon

Toutes les lois du Québec ne sont pas garantes de la sauvegarde des plus grandes vertus égalitaires ni n'ont été rédigées en vue d'accroître la condition des groupes de personnes les plus affligées de la société, c'est bien connu. Consumés sans doute par la flamme humaniste qui s'empara de la communauté internationale au lendemain de la perpétration des atrocités de la seconde guerre mondiale, autant de crimes de guerre commis dans la plus effroyable « légalité » faut-il le souligner, les législateurs* provinciaux du Canada de la deuxième portion du XXe siècle formulèrent le souhait de s'attaquer à ces déséquilibres. Ils entreprirent d'armer leurs arsenaux respectifs de chartes quasi-constitutionnelles visant à protéger les droits et libertés fondamentaux des individus « contre toute violation » et ce, sans attendre l'adoption par Ottawa de la Charte canadienne des droits et libertés qui ne verra le jour qu'en 1982.

L'élaboration de ces textes lourds d'implications juridiques ne s'avéra pas chose aisée puisqu'ils avaient le potentiel nécessaire pour renverser les rapports de domination établis entre naissances favorables



LE

G.A.M.M.A.

et destinées souffreteuses. Affirmer que certains droits prévalent, c'est aussi entendre que d'autres n'atteignent pas cette cime. Lors de toute tentative de hiérarchisation des droits de la personne et des libertés individuelles et collectives, il existe un risque que l'exercice ne fasse qu'accentuer une situation discriminatoire trop profondément enracinée dans la culture identitaire nationale.

Au Québec, il aura fallu attendre le début de l'an 1975 avant que l'Assemblée nationale, qui ne comptait alors qu'une seule femme députée, n'entame la tenue des travaux de la Commission permanente de la justice chargée de recueillir les avis de la population sur les fondements de son projet de loi de *Charte des droits et libertés de la personne*.

Ceci dit, c'est avec la plus grande exaltation que je vous partage ce qui suit.

Une pièce d'anthologie, une perle historique accrochée au long collier de la lutte des femmes pour l'augmentation de leurs droits en cette époque déterminante peuplée de révolutions tranquilles. En tombant sur les échanges qui suivent, j'ai trouvé bien plus qu'un plaidoyer féministe autant vibrant qu'émouvant qui ne peut être appuyé que par cette assurance irréfragable de celles qui ont trop longtemps subi le joug de leurs bourreaux. En tombant sur les lignes ci-dessous, s'est incendié en moi la dernière parcelle de terre inconsciente de l'ampleur du courage des victimes de la pire

des formes de discrimination : celle qu'un peuple n'a même pas le cran de reconnaître.

* *Autorité qui a le pouvoir d'établir des lois, Larousse 2016* (comble de l'ironie, ce terme ne s'accorde pas au féminin).

**Commission permanente
de la justice**

**Séance du
mercredi 22 janvier 1975**

**Étude du projet de loi no 50 —
Charte des droits et libertés de la
personne**

**Réseau d'action et d'information
pour les femmes**

**Mme Marcelle Dolment (membre
fondatrice du RAIF) :**

Le Réseau d'action et d'information pour les femmes a été indigné — le mot n'est pas trop fort — à la lecture de la charte, de constater qu'on a totalement ignoré les droits les plus élémentaires des femmes dans ce document. Cette charte est restrictive et irréaliste au point que, nulle part, elle ne mentionne les implications du rôle biologique des femmes, ce qui retire par le fait même à celles-ci plusieurs droits et libertés pourtant reconnues implicitement à l'autre sexe. Il est évident que cette charte a été conçue pour et par des hommes afin de protéger leur mode de vie à eux dans une totale indifférence des problèmes des femmes.

[...]

Un nombre considérable de femmes sont donc exclues de cette charte, car la femme en se mariant perd presque tous ses droits et la charte ne les lui redonne pas. Une charte réaliste aurait dû lui garantir que, quel que soit son état civil, ses droits fondamentaux de personne seraient respectés, grâce à l'intégration d'articles dont elle pourrait se réclamer pour faire respecter ses droits.

À cause de l'aliénation séculaire des droits et libertés des femmes, on s'imagine que cette aliénation et exploitation est dans l'ordre des choses et, conséquemment, on ne cherche, on ne pense même pas à corriger une situation que les hommes rejetteraient immédiatement, la trouvant invivable.

De plus, on a omis dans cette charte toute référence à la maternité de la femme, rôle qui, pourtant, la pénalise durement dans notre société misogyne. On s'est comporté comme si la femme était un homme et n'enfantait pas ou n'était pas susceptible d'enfanter, aberration impardonnable pour qui prétend vouloir cerner tous les droits de la personne.

On a tellement perçu la femme comme un homme dans cette charte que toute la terminologie employée exprime ce postulat. Ainsi, le texte est partout émaillé de termes uniquement masculins pour désigner des postes ou des états, comme si on ne concevait pas qu'une femme puisse accéder à ces postes ou parce que, tout simplement, elle est

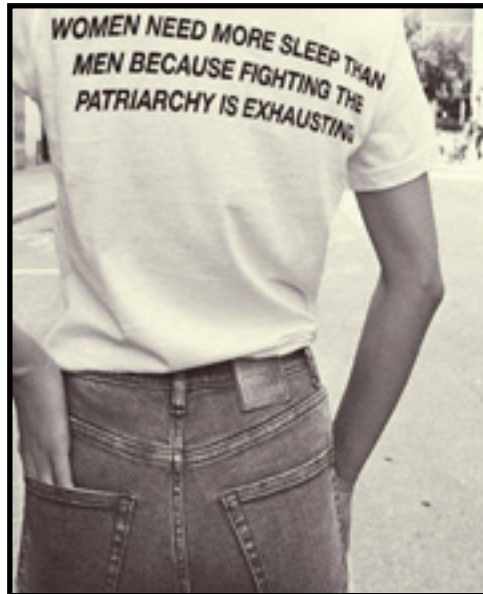


congénitalement absente des processus mentaux des rédacteurs de textes de lois quand on parle de la personne. Il est vrai que la femme n'a obtenu son statut de personne qu'en 1929 ! Nous avons donc corrigé dans le texte tous ces accroc à l'égalité. Nous n'acceptons pas "homme" pour désigner l'ensemble des hommes et des femmes, pas plus que le terme "être humain".

[...]

Ce morceau législatif nous apparaît comme une charte pour intellectuels, les problèmes du commun des mortels et mortelles y étant souvent complètement escamotés au profit de subtilités judiciaires. En fait, on s'y préoccupe plus du sort des prisonniers que de celui des femmes ! Si on avait inscrit et insisté plutôt sur le droit à des conditions de vie décentes, à la qualité de vie, à la santé, à la jouissance de biens honnêtement acquis, si on n'avait pas constamment restreint la portée de certains articles en introduisant des clauses comme "tel que prévu par la loi", la puissance des mots aurait donné un tout autre éclairage à cette charte gravement déficiente et morbide parce qu'elle reflète une société qui préfère tenter de corriger des situations dramatiques qu'elle a laissées se produire, plutôt que de les prévoir.

La société est actuellement déséquilibrée par le fait qu'il n'y a que des hommes qui la dirigent. Si vous remarquez, en commission parlementaire, il n'y a que des hommes, aucune femme. C'est



vrai qu'il y a seulement une femme députée, mais s'il y a seulement une femme députée, ce n'est pas parce que les femmes n'ont pas la compétence...

M. Robert Burns (Député du Parti Québécois, membre de l'opposition) :

Si vous saviez comment cela nous fait de la peine, madame.

Mme Dolment :

Si cela vous faisait de la peine, vous voteriez des fonds pour avoir des garderies, alors les femmes pourraient s'impliquer politiquement.

M. Burns :

Je suis bien d'accord.

Mme Dolment :

La société est actuellement déséquilibrée par le fait qu'il n'y a que des hommes qui la dirigent. [...] Cette charte qui prétend s'élever contre la discrimination, est elle-

même, dans sa terminologie, son esprit et ses omissions, d'une discrimination flagrante. [...] La société se composant justement, d'un peu plus de la moitié de femmes, la Commission [des droits de la personne et des droits de la jeunesse] devrait se composer de la même façon, d'autant plus que la plupart des plaintes viendront vraisemblablement des femmes, puisqu'elles sont les êtres les plus discriminés qui soient.

Ce serait impensable que ce soient uniquement des hommes qui, comme toujours, comme ici aujourd'hui, comme à l'Assemblée nationale, décident du bien-fondé ou non des griefs des femmes. Il faudrait absolument avoir des femmes là-dedans.

Les articles de la charte ont été, une fois de plus, discriminatoires en ne spécifiant pas la nécessité d'inclure un nombre égal de femmes dans la composition de la Commission [des droits de la personne et des droits de la jeunesse].

[...]

M. Jérôme Choquette (Ministre de la justice) :

... Vous dites que la charte s'adresse exclusivement aux hommes ?

Mme Dolment :

Oui, en effet.

M. Choquette :

Vous allez admettre avec moi qu'au chapitre de la discrimination, nous établissons quand même un principe qui devrait être suivi dans d'autres

LE

G.A.M.M.A.

lois et même un principe qui peut être sanctionné par la Commission des droits de la personne. Vous admettez avec moi que nous avons fait un effort dans la terminologie ou le langage employé dans la charte pour ne faire aucune distinction entre homme et femme.

Mme Dolment :

C'est cela le problème, vous n'avez fait aucune distinction. La femme n'est pas un homme. Vous avez fait cette charte en vous disant : très bien, l'homme, c'est le modèle. Tout ce qui ressemble à un homme, on lui donne les mêmes droits. Mais la

femme n'est pas un homme. Justement, elle est susceptible de devenir mère. Elle peut tomber enceinte. Mais vous n'avez tenu aucun compte de cela. Il y a une drôle de mentalité qui veut que l'égalité de la femme, ce soit de la considérer comme un homme, ce qui fait qu'on la prive de droits fondamentaux, parce que, si elle tombe enceinte ou si elle est menacée de le devenir, il n'y a rien de prévu pour elle, à ce moment-là. [...] La femme a quelque chose de plus que l'homme ; elle met les enfants au monde. Il aurait fallu établir la charte en prenant comme norme non pas l'homme, mais la

femme [...] !

M. Choquette :

Cela m'apprendra à interroger une femme ! Je passe la parole à d'autres collègues, mais, avant de le faire...

Mme Dolment :

C'est parce qu'il est tard.

M. Choquette :

... Je veux vous dire que nous ne sommes pas du tout opposés à apporter des changements qui pourraient, je ne dis pas rendre efficace tout ce que vous avez demandé, parce que je ne crois pas que ce projet de loi puisse le faire sous tous les aspects que vous avez soulevés...

Mme Dolment :

Il faut que vous teniez compte du rôle biologique de la femme. Il faut en tenir compte là-dedans. Il faut que le droit à la disposition de son corps soit inclus dans cette charte ; sans cela, c'est une charte pour les hommes. Point.

[...]

Si vous l'enseignez telle quelle, elle va perpétuer une culture sexiste, en fait. La femme est non existante dans votre charte. Je comprends que cela vous fasse peur qu'on ait soumis tant [de suggestions de modification] d'articles. Par contre, la Ligue des droits de l'homme en avait autant à modifier. Seulement, si vous voulez vraiment faire une charte où tous les êtres sont égaux, vous serez obligés de prendre la plupart des recommandations qu'on



a faites. Justement, est-ce que je peux savoir combien il y a de femmes qui ont participé à l'élaboration de la charte dans vos services ?

M. Choquette :

Il y a eu...

Mme Dolment :

Je veux dire les grands. Ne parlez pas des secrétaires ou des aides ou des assistantes. Mais, parmi ceux qui avaient la direction de la charte, combien aviez-vous de femmes ?

M. Choquette :

Enfin, je n'ai pas fait...

Mme Dolment :

Y avait-il réellement des femmes qui ont participé ? Avez-vous vraiment consulté des organismes, pas après qu'elle a été faite, avant ?

M. Choquette :

Oui.

Mme Dolment :

Parce que je ne pense pas que le Conseil du statut de la femme ait été consulté avant. Il a été consulté après.

M. Choquette :

Non, je les ai rencontrées.

Mme Dolment :

Après.

M. Choquette :

Non, avant. Il y a des femmes qui ont participé à l'élaboration du projet de loi, mais non pas en tant que femmes. Elles ont participé parce qu'elles ont été consultées, dans

certaines phases de la préparation. Mais cela ne veut pas dire qu'elles avaient saisi, peut-être, toute l'ampleur du problème que vous avez soulevé.

Mme Dolment :

Justement. C'est pour cela que nous disons que c'est extrêmement important. En effet, si la charte est enseignée telle quelle, cela sera la même chose que les manuels scolaires ou ce qu'on voit dans les manuels. Pourquoi n'y a-t-il pas plus de femmes qui se présentent ou qui sont portées à voter pour des femmes ? C'est parce qu'on leur a toujours dit que celui qui connaissait tout, c'était l'homme. C'est pour cela. Si les femmes ne remportent pas [leurs élections], ce n'est pas parce qu'elles ont moins de valeur que les candidats masculins qui se présentent. C'est parce qu'on leur a toujours laissé croire, depuis qu'elles sont hautes comme cela, que la femme, son rôle, c'est à la maison. Même des femmes qui vont voir une femme se présenter

vont dire : Ce n'est pas une vraie femme, elle se présente comme député. Parce que, depuis qu'elles sont hautes comme cela, elles ont vu, dans les manuels scolaires, que la femme fait la cuisine, prend soin des enfants et le mari dit bonjour. On voit le papa qui part dans sa voiture et s'en va, lui, régler le sort du monde. La femme, elle règle le sort de la vaisselle. Comment voulez-vous qu'ayant été élevées avec des manuels scolaires comme ceux-là, plus tard, les filles soient portées à voter pour des femmes ou à avoir confiance en des femmes ?

Si vous enseignez votre charte comme cela, vous allez perpétuer la même discrimination. Si vous n'incluez pas les articles où on parle spécifiquement des femmes justement par rapport à leur rôle biologique, parce qu'on sait très bien que cela les prive de liberté, je pense que votre charte en sera une pour hommes où, encore une fois, je vous le dis, dans la province de Québec, les Québécois sont libres,



LUNDI 6 FÉVRIER 2017



T'es précaire, et ça t'emmerde?

Décembre 2016: Les travailleuses-eurs du Frites Alors! Rachel (Syndicat Industriel SITT/IWW Montréal) réalisent des gains substantiels sur des demandes comme:

- ✓ Augmentations de salaires garanties
- ✓ Congés maladie
- ✓ Plancher d'heures garanties
- ✓ Priorité sur les nouveaux postes ouverts...



Action directe, syndicalisme de solidarité:

Une entente de travail en dehors du cadre légal, c'est possible!

En savoir plus: **Section locale du SITT/IWW Sherbrooke**
Prochaine rencontre: **jeudi 23 février**, 18:00, Cégep de Sherbrooke
Suivez nous sur Facebook pour plus de détails.



G.A.M.M.A. //

15 FÉVRIER 2017

G.A.M.M.A. c'est un journal, un journal c'est un ensemble de textes, un texte c'est un ensemble de mots, un mot c'est un ensemble de lettres. Avant que vous ne vous perdiez dans des réflexions sur l'ensemble de tous les ensembles, qui contient l'ensemble vide, il va de mise que vous partagiez votre ensemble d'ensembles de lettres (donc votre texte) ou autre production consommable pour l'intellect à : journal.gamma@gmail.com

APPEL DE TEXTE



LE / LA

G.A.M.M.A.

COMITÉ JOURNAL